

COLLECTIONNISME

Le fait de rassembler un groupe d'objets singuliers est attesté dès la préhistoire. On le retrouve, principalement sous la forme d'hommage ou de butin, comme un signe de possession, dans les tombes des pharaons et les palais royaux de Babylone. À partir de la période hellénistique, les œuvres d'art font désormais partie des collections qui fleurissent pendant la civilisation romaine. Les trésors artistiques pris aux pays vaincus, en particulier la Grèce, sont exposés publiquement sous les portiques ; l'avidité collectionneuse de Verrès, propréteur de Sicile, fut dénoncée par Cicéron. On peut dès lors parler de collectionnisme : un marché se développe ; des valeurs distinctives sont créées pour les objets (la patine, la série, l'attribution) ; des termes propres sont inventés pour désigner les collections (musée, pinacothèque, etc.) ; Pliny l'Ancien décrit par exemple des collections de camées. Pendant la plus grande partie du Moyen Âge, la collection se confond de nouveau avec le trésor, ecclésiastique ou princier. Mais la progressive séparation, au sein de ce dernier, entre les *regalia* (les objets du sacre des rois) et les *mirabilia* et l'extension de ceux-ci incite à placer au XV^e siècle le véritable début de l'histoire du collectionnisme.

Du XVI^e au début du XX^e siècle, la connaissance commune que l'on a de cette pratique, généralement d'origine privée, se confond souvent avec sa représentation publique (un recueil de planches illustrant la galerie d'un prince, le catalogue de vente rédigé par un marchand, l'exposition ou la donation d'une collection remarquable par la singularité de ses objets) qui tend à mythifier la figure du collectionneur (une coutume qui n'a pas disparu). L'érudition des XIX^e et XX^e siècles privilégie les publications d'inventaires, qui servent plus à reconstituer l'historique des objets qu'à faire comprendre l'histoire des collections. Dans les années 1970, l'essor des sciences humaines favorisa de nouvelles approches, à partir de l'épistémologie (la « culture de la curiosité ») ou de la sociologie (une pratique socioculturelle), voire de la psychanalyse. Au XX^e siècle enfin, l'extension du champ des objets artistiques jugés dignes d'être collectionnés (de « l'art nègre » à la photographie) et la progressive institutionnalisation de cette pratique suscitent de nouvelles problématiques (les rapports entre collection et création, par exemple).

Aussi a-t-on opté ici pour une entrée « collectionnisme », la préférant à celles de collectionneur ou de collection. Le suffixe en isme n'est pas utilisé pour énoncer un système général de collection ; il permet simplement d'appréhender globalement collectionneurs et collections comme objet d'analyse, un phénomène déjà reconnu en tant que tel par les historiens d'art italiens sous le vocable *collezionismo*.

Mythes et lieux communs

À première vue, la figure du collectionneur, l'univers de la collection relèvent plus du mythe que de l'histoire. Le nombre de tableaux d'une collection, calculé à l'unité près, la célébrité rétrospective des « noms » possédés par tel collectionneur, qui signale le flair de son goût, l'individualité de son tempérament, vue à travers le prisme d'une psychologie populaire, tout cela fascine. Une véritable mythologie s'est ainsi établie autour du phénomène.

L'hagiographie du collectionneur en fait un *mécène*. Il l'est rarement. Laurent le Magnifique, grand collectionneur, commanda peu d'œuvres aux artistes de son temps. Les grands personnages du siècle de Louis XIII ou de Louis XIV, Séguier ou Fouquet, collectionnèrent

surtout des toiles des maîtres anciens, mais commandèrent simplement des décors aux artistes contemporains. [...]